

LA NOUVELLE CRITIQUE  
19, Rue Saint-Georges-IX  
JANVIER 1964

La 3ème Biennale

aussi bien du côté français que du côté japonais. Je ne crois pas que cette chose-là soit nouvelle. On a pu constater, il y a quelques années, que Brancusi avait fait énormément de sculptures phalliques, commandes d'un maharadjah indou. Il y a également des artistes, comme Matta, qui ont été des peintres érotiques à une certaine époque. Je ne crois pas que ce soit un fait extrêmement nouveau. Mais pour ce qui est du péril atomique, car en fait, c'est la chose qui nous préoccupe le plus en ce moment, il s'agit de savoir si la conscience professionnelle, la conscience artistique des peintres qui sont à la Biennale est une conscience réelle, s'ils sont devant le problème avec une ouverture d'esprit assez grande et, à cette Biennale, il y a peut-être un point d'interrogation qui se pose sur l'art dans son devenir.

JEAN ROLLIN. — Je me souviens de quelques-unes des œuvres qui reflétaient cette angoisse dont nous parlons ici : les peintures du Hollandais Jansen, du Mexicain Smith, le grand tableau aux résonances fauvistes de Papadopoulos : *Nous avons faim, aidez-nous*; la sculpture de Boldini, *L'Homme tué*, et surtout *L'Abattoir*.

Mais les auteurs de ces œuvres aux thèmes « engagés » n'épuisaient pas, loin de là, les possibilités du sujet qu'ils avaient choisi. Peut-être ne pouvaient-ils aller plus loin parce que leur conscience de ces sujets n'était pas assez élaborée, et aussi parce que leurs moyens esthétiques n'étaient pas suffisants. Une œuvre comme *L'Abattoir* ne pouvait qu'avoir notre sympathie. Il est toujours réconfortant de voir des jeunes artistes protester avec cette violence contre la dictature fasciste et représenter comme ils doivent l'être, c'est-à-dire comme des monstres, Hitler, Mussolini, Salazar et Franco, même si cela doit déplaire au pouvoir gaulliste qui fit censurer par son ministre de l'Intérieur les tableaux d'Arroyo, auteur de ces portraits des dictateurs. Seulement, les tableaux d'Arroyo seraient allés beaucoup plus loin dans la protestation si, esthétiquement, ils avaient paru plus achevés.

Les éléments présentés par les autres participants de cette équipe de *L'Abattoir* n'allaient pas très loin, eux non plus, du point de vue artistique. Ces jeunes artistes devraient se référer aux grands exemples du passé, à l'œuvre de Goya, par exemple. Lorsque Goya peint la répression en Espagne, et quand il la traduit dans ses gravures, c'est avec des moyens plastiques extrêmement puissants, et c'est pour cela qu'il nous émeut.

Quant aux sculptures scatologiques du Japonais Kudo, aux phallus de son compatriote Wanatabé, et aux graffitis obscènes qui figuraient en particulier sur un des tableaux de la section

152 française, c'est exagérer à mon avis que de voir en eux la crainte

d'une disparition de l'espèce. Il s'agit bien plutôt de canulars d'un goût douteux.

JEAN-PIERRE JOUFFROY. — A propos de cette protestation, le problème que je me pose n'est pas celui de son existence (elle est indubitable), mais celui de son sens : je ne crois pas cette protestation dirigée. Je la trouve ambiguë, non dans la subjectivité de l'artiste, mais dans l'objectivité de son effet.

Tout se passe, Jean Milhau l'a souligné tout à l'heure, comme si les courants artistiques étaient le reflet de sentiments déjà éprouvés au fond des masses. Effectivement, c'est ainsi que roule le flot artistique. Mais je suis persuadé qu'au-delà de la sensibilité moyenne, il existe des artistes plus conscients qui passeront pour précurseurs uniquement en fonction du retard des autres et qui sont capables déjà de construire une peinture active à partir des protestations spontanées, peinture dont l'effet doit être de modifier la sensibilité des masses, non dans le sens de l'angoisse mais dans celui de l'action.

Il me semble que l'ensemble de la Biennale est loin d'exprimer cette volonté d'action. Cela provient d'une confusion qui est faite au niveau de la création et qui constitue la mode, l'académisme aujourd'hui : cette pantomime dont je parlais tout à l'heure, qui consiste à identifier le geste du peintre et son résultat sur la toile.

La Biennale est donc une vaste confession mimée. C'est dire que beaucoup de peintres sont tournés à l'heure actuelle plus vers eux-mêmes que vers la connaissance de ce qui leur est extérieur. Il est fort mal vu de regarder le monde et d'essayer de savoir comment il est fait, d'essayer de le « figurer » (quand je dis « figurer », je ne veux pas dire représenter, mais présenter. Il ne s'agit pas non plus ici d'une attaque contre la peinture abstraite. Je pense en effet que la peinture abstraite a ajouté des moyens d'expression et de signification. Mais je pense qu'il y a une grande contradiction idéologique entre la peinture abstraite et la peinture informelle).

Le défaut de pensée originel de la peinture informelle est de croire qu'il suffit d'être ému pour émouvoir. Etant et se voulant le contraire d'une peinture intellectuelle (qui comprendrait une grande réflexion sur les moyens de son art), elle ne peut parvenir à un véritable sensualisme.

Voilà ce qui la condamne à l'angoisse. Voilà, je crois, ce qui limite l'entreprise protestataire d'Arroyo.

PICHETTE. — Je me trouve en accord complet avec ce que vient de dire Jouffroy. On affiche depuis quelque temps une nou-